



SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES

SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT

BULLETIN

MUSÉE ET INSTITUT D'ETHNOGRAPHIE

65-67, Boulevard Carl-Vogt

Genève (Suisse)

SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES (SSA)
SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT (SAG)

SEPTEMBRE 1958

IXME ANNÉE

No. 16

Sanctuaires incas dans la Cordillère des Andes.

par René NAVILLE.

Au sujet de l'Enfant Momifié du Cerro El Plomo.

Dans le Bulletin de la Société suisse des Américanistes de septembre 1955, sous le titre "L'enfant momifié du Cerro El Plomo", nous avons eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs de cette étonnante découverte réalisée au début de 1954.

Le Bulletin du Musée National des Sciences naturelles de Santiago (T.XXVII, No.1, 1957) vient de publier sous la direction de Mme G. Mostny une série de rapports abondamment illustrés qui donnent de nouveaux renseignements sur cette momie, son origine, son aspect et les circonstances qui ont entouré son ensevelissement. Nous avons cru opportun d'extraire de cette documentation les indications suivantes, qui complètent utilement l'article précité.

L'examen médical effectué sur le sujet a permis d'établir qu'il appartenait au groupe sanguin O qui, comme on le sait, est commun aux populations amérindiennes. Son indice céphalique correspond d'autre part à la brachycéphalie. Au moment de la mort, cet enfant, qui est de sexe masculin, souffrait d'une affection dermique. L'examen radiologique a confirmé qu'il était âgé de 8 à 9 ans et qu'il n'était atteint d'aucun traumatisme, ce qui exclut la mort violente. L'état de momification du sujet correspond à une momification mixte, à la fois sèche et saponifiée, ce qui est dû à sa station prolongée dans un lieu où se succédaient des périodes d'intense sécheresse et d'humidité. La parfaite conservation est due au fait qu'il fut enseveli dans un lieu en état de gel permanent. Au moment de la découverte, les parois de la tombe sont apparues recouvertes d'une mince cape de glace, ce qui laisse supposer que lors de l'ensevelissement elles furent à dessein enduites d'une couche d'eau.

La peinture faciale de caractère rituel est un composé d'oxyde de fer mélangé à une substance grasse. La coiffure, formée de fines tresses, est très semblable à celle utilisée par les Atacaméniens, les Calchaquis et les Uru Chipayas. L'apprêtement de cette coiffure laisse supposer que l'enfant fut peigné peu avant ou après sa mort. Le "llautu" (bandeau ceignant la tête) de couleur noire indique qu'il s'agit d'une parure de caractère cérémoniel. Le pendentif d'argent, très semblable à ceux que portaient les habitants de Collasuyo, permet d'établir que l'enfant était originaire de cette région. La même remarque peut être faite en ce qui concerne le bracelet. De l'aspect de l'habillement et du trousseau on est en mesure de déduire que l'enfant était sujet des Incas, sans qu'on puisse préciser à quel groupement ethnique il appartenait. La coiffe pourrait donner des précisions à ce sujet. Toutefois aucun chroniqueur, pas plus que Guaman Poma, n'ont donné la description d'une coiffe analogue.

On peut supposer cependant que le sujet appartenait à l'une des tribus de la Cordillère des Andes et résidait dans la province de Collasuyo. Guaman Poma a reproduit en effet, dans son ouvrage, les traits d'un cacique de Collasuyo qui portait le même pendentif d'argent. La tunique, comme la mante, sont composées d'un tissu assez grossier, ce qui indique qu'elles n'ont pas été fabriquées au Cuzco dans l'une des résidences appartenant aux "Femmes Choiesies", qui étaient spécialisées dans l'art du tissage. Plus vraisemblablement, il s'agit de deux articles d'origine artisanale et provinciale.

Dans un rapport très détaillé, Mme Mostny s'étend longuement sur les circonstances qui ont entouré la mort de l'enfant et relève les nombreux indices qui tendent à démontrer d'une façon indéniable qu'il fut l'objet d'un sacrifice.

Si l'on se reporte aux témoignages laissés par les anciens chroniqueurs espagnols, tout laisse supposer que le sanctuaire du Cerro El Plomo avait quelque chose à voir avec le culte du soleil, qui se rendait dans certains lieux sacrés et était souvent accompagné de sacrifices humains.

A part Garcilaso de la Vega, qui ne partage pas cette opinion, la plupart des chroniqueurs espagnols, dont J.I. Molina, Cieza de León, B. Cobo, López de Gomara, Ramos Camacho, de Gamboa, Polo de Ondegardo et Sarmiento admettent que les Incas avaient la coutume, à certaines occasions, de sacrifier des enfants, et souvent par couples (capa cocha), en les enterrant vifs après leur avoir fait absorber de la chicha. Telle est l'opinion soutenue notamment par F. Ay Andrés de San Nicolás, dans son "Imagen de Nuestra Señora de Copacabana", cité par Bandelier. Sur ce chapitre, on peut consulter utilement l'oeuvre de Ricardo Latcham "Creencias de los antiguos peruanos" (Santiago de Chile, 1929).

L'axe du sanctuaire, de même que celui du temple se trouvant 200m. plus bas, donc à 5.200 m., présentent une déviation de 22 degrés à partir du pôle magnétique, ce qui correspond, pour la latitude de Santiago, au point où a lieu le lever du soleil le jour de son solstice, soit le 23 décembre. A cette date, on célébrait dans l'Empire incaïque une des fêtes les plus importantes de l'année, le "Capac Raymi".

Selon les chroniqueurs, il existait de nombreux lieux sacrés où s'effectuaient de tels sacrifices dans la région du Cuzco et de Collasuyo. On choisissait des victimes qui se distinguaient par leur beauté et leur jeunesse; elles étaient revêtues pour cette cérémonie de leurs plus beaux atours et étaient enivrées avec de la "chicha" avant d'être immolées. Elles étaient ensuite ensevelies, accompagnées d'un trousseau de grand prix.

Le cadavre de l'enfant du Cerro El Plomo paraît donc bien avoir été l'objet d'un tel sacrifice; il n'avait que 8 à 9 ans, ne présentait aucune déformation et était en parfait état de santé. Il portait ses plus beaux habits et était pourvu d'ornements précieux, cependant qu'il avait été peigné avec grand soin et muni de mocassins entièrement neufs, spécialement destinés à ce genre de cérémonies. Le fait que l'enfant ne fut pas enseveli selon le mode usuel pratiqué chez les Incas, c'est-à-dire enroulé dans une enveloppe funéraire, confirme également l'hypothèse du sacrifice. La position du corps ne correspond pas non plus à celle qui était habituelle, c'est-à-dire à la position foetale. L'enfant s'était, en effet, installé de façon à se protéger du froid en pliant ses jambes nues sous le "uncu" et dissimulant ses bras sous la "yacolla".

Selon l'opinion dominante, les sacrifices auxquels recouraient les anciens Péruviens, avaient un caractère magique, c'est-à-dire qu'ils avaient pour but de donner une force nouvelle aux divinités et notamment au soleil. On immolait également des enfants pour assurer un règne long et heureux au nouvel Inca ou pour prévenir des catastrophes. On sacrifiait aussi des statuettes d'or et d'argent semblables à celle qui fut trouvée dans le voisinage du sanctuaire où était enseveli l'enfant du Cerro El Plomo. Elles firent l'objet de cérémonies distinctes à une époque antérieure ou postérieure (sacrifices simulés).

Dans l'une des trois "pircas" faisant partie du complexe cérémoniel en cause, on a retrouvé une autre excavation. Il est impossible de dire, toutefois, si celle-ci avait renfermé le corps d'un second enfant, peut-être celui d'une fillette, qui aurait pu participer au "capa cocha", c'est-à-dire au sacrifice d'un couple.

Actuellement, le cadavre du Cerro El Plomo est conservé au Musée des Sciences naturelles de Santiago dans une armoire frigorifique qui maintient le corps à une température constante de 4 à 6° en dessus de 0, ceci afin d'éviter sa décomposition. L'aspect du corps depuis son installation s'est peu modifié. Tout au plus constate-t-on un léger obscurcissement de la peau dans les parties découvertes.

Nouvelle découverte dans la Cordillère des Andes.

Au cours d'une expédition réalisée en décembre 1957 et janvier 1958, un groupe du Club Andino de Santiago a procédé à des fouilles sur la cime du Cerro Las Tórtolas, sise à 6.332m. par 29°55' de latitude sud. Celle-ci est occupée par une plate-forme artificielle en forme de trapèze de 9,6 et 4m de côtés. Elle est divisée en trois sections et pourvue de clôtures en pierre d'une hauteur de 0,30. Cette plate-forme, selon le rapport établi par les fouilleurs (Museo Nacional de Historia Natural-Noticiario mensual No. 20, Marzo 1958), était recouverte de débris de poterie peinte présentant des motifs incaïques ainsi que d'instruments en pierre en forme de haches ou de pilons. Un petit mortier y fut également recueilli.

Dans le secteur central de cet emplacement, les intéressés mirent à jour à 1,10m de profondeur une figurine taillée dans un coquillage de couleur rouge, haute de 4cm. Cette figurine était pourvue de vêtements en miniature colorés et accompagnée d'une bourse de coca suspendue à son épaule. Elle portait une coiffe de plumes noires (voir illustrations, photos L. Krah).

Trois cents mètres plus bas sont apparus les vestiges d'un chemin qu'utilisèrent sans doute les indigènes qui construisirent ce sanctuaire. Dans le voisinage à 5.200m. s'étend une petite lagune avec des restes de "pircas", ayant probablement servi d'abri.

Il est intéressant de relever les rapports existant entre les constructions du Cerro El Plomo et celle du Cerro Las Tórtolas. Ces deux sommets atteignent une très grande hauteur et sont, l'un et l'autre, visibles de fort loin. Ils peuvent être gravis relativement facilement en décembre et en janvier. Cependant que le Cerro El Plomo compte trois constructions, on n'en relève qu'une au Cerro Las Tórtolas. Le fait cependant que la plate-forme est divisée en trois secteurs, peut laisser supposer que le nombre 3 revêtait une certaine importance. Il y a lieu de citer ici le passage tiré d'un ouvrage de Polo de Ondegardo, "Relaciones de los Adoratorios de los Indios en los cuatro caminos que salían del Cuzco" (Lima 1916): "La huitième et dernière Guaca, écrit-il,



depuis Ceque, était un haut sommet appelé Chuquipalpa, qui est voisin d'une forteresse et sur lequel il y avait trois pierres représentant Pachayachachi, Intii-llapa et Punchao. Sur ce sommet on procédait à des sacrifices de petites filles et de petits garçons ainsi que de figurines en or".

Ces deux sanctuaires ont révélé en outre la présence de débris de cordes et de fibres tressées, de bois, d'herbage et de plumes. A proximité de chacun d'entre eux et à 5.200m d'altitude se trouve une lagune. Celle-ci devait sans doute avoir une signification spéciale, sur laquelle il est difficile de se prononcer. Sur les deux sommets on a retrouvé des figurines enterrées dans des constructions de pierre. Les restes de céramique retirés de ces lieux correspondent à l'époque incaïque, ce qui laisse supposer qu'ils proviennent du même centre de fabrication. Il s'agit donc, dans les deux cas sans nul doute, de sanctuaires consacrés au culte des forces de la nature durant l'époque incaïque. On peut présumer qu'il existe d'autres lieux sacrés de ce genre, encore inexplorés, sur les sommets les plus élevés de la Cordillère des Andes aussi bien au Pérou qu'au Chili et en Argentine.

Le Père Joseph Imhof - Un Jésuite suisse au Chili à l'époque coloniale.

par Gualterio LOOSER
(Santiago de Chile).

Le Père Joseph Imhof naquit, selon le Dictionnaire historique et biographique de Suisse (1928), en 1681 à Ernen, petite localité située dans la vallée supérieure du Rhône. Selon d'autres sources, son lieu de naissance serait Goms ou Coms, ce qui revient au même, Goms étant, en français, Conches, nom générique de la partie supérieure de la Vallée du Rhône où se trouve situé Ernen. C'est une vallée d'une beauté imposante, entourée de hautes montagnes comme le fameux Saint-Gothard ou la Jungfrau. Cette région appartient à la partie de langue allemande du canton du Valais, on y parle un dialecte très particulier et on y pratique un catholicisme fervent. D'autres Imhof du Valais firent également partie de l'Eglise. Le Haut Valais a donné quelques hautes personnalités au catholicisme helvétique, comme le célèbre cardinal de la Renaissance Mathieu Schinner, évêque de Sion et enthousiaste collaborateur du Pape Jules II dans sa lutte contre les Français.

Le Père Imhof exerça son sacerdoce à Fribourg en Brisgau (Allemagne du Sud) où il publia un travail intitulé "Assertiones ex universa philosophia". En 1706, il entra dans la Compagnie de Jésus comme membre de la Province de Germanie Supérieure. Son compatriote, le Père Antoine Bentschon, d'Argovie, nous informe que "à cause de ses éminentes qualités et talents de gouvernement, il fut contraint par ses supérieurs à compléter ses études en théologie afin de pouvoir faire la profession de quatre vœux" exigée par l'Ordre de Saint Ignace.

Il arriva probablement au Chili en 1711, comme missionnaire à Chiloé, Villarrica et Valdivia. Selon le Père Harter (1924), l'époque de son arrivée devrait se situer vers l'an 1712.

En 1713, le Père Burgès nous informe avoir remis quelques provisions à Imhof, celui-ci ayant été désigné comme directeur de la mission de Chiloé. Le Dictionnaire suisse sus-mentionné affirme qu'il mourut en 1744; toutefois, Sierra (1944) pense que l'année de sa mort peut avoir été 1736, car depuis cette date il n'est plus fait mention de son nom.

A la fin de 1722, nous dit Sierra, le Père Imhof se trouvait à Chequián (actuellement Punta Cheguián), à l'extrême sud-est de l'île de Quinchao, où se trouvait la Résidence jésuite qui desservait les Indiens Chonos, transférés des îles avoisinantes. Cette localité est située sur la côte orientale de l'archipel de Chiloé, non loin de la ville de Castro. La première mission des Indiens Chonos était située sur l'île Huar, face à Puerto Montt, où se trouvait en 1723 le Père Imhof. Un de ses compagnons d'évangélisation était le Père Ignacio Steidle, allemand, qui arriva au Chili en 1722-1724 où il travailla comme missionnaire pendant quarante ans.

Avant de se fixer à Chiloé, le Père Imhof vécut quelque temps en Araucanie. Il avait sa mission à Toltén et il y fit d'importantes observations géographiques et minéralogiques. L'historien des Jésuites au Chili, le Père François Enrich (1891), écrit à son sujet: "Une chose spéciale...et digne d'être notée fut la reconnaissance des terrains de Villarrica et du passage vers Buenos Aires, réalisée par le Père Imhof en cette même année de 1716. Depuis sa mission de Toltén, située dans la région, il se rendit jusqu'au site de la ville détruite et effectua une étude approfondie et scientifique de son territoire. Il y découvrit diverses mines de cuivre, de plomb, d'étain, d'argent, d'or et de diamant, certaines d'entre elles anciennement exploitées et d'autres ne l'ayant pas encore été. Passant par le lac du même nom, il s'avança dans la cordillère par une pente douce, qui ne mérite pas le nom de côte; il gravit un col bas, quelque peu boisé, et débouchant sur les campagnes du levant, il trouva un autre beau lac, situé au pied du volcan Ricoleufú; le volcan et le lac se trouvent au milieu de la plaine par où les habitants de Villarrica passaient pour se rendre à Buenos Aires. Enfin, ce

Père établit le plan des terres qu'il venait de visiter. Ceux qui désirent de plus amples détails n'ont qu'à lire la lettre incluse dans l'ouvrage de D.Luis de la Cruz intitulé "Voyage de Concepción à Buenos Aires, par les flancs du volcan d'Antuco" publié par de Angelis... Nous ignorons si le Père Imhof continua ses recherches; le peu que nous savons constitue toutefois un brillant témoignage du zèle avec lequel les missionnaires de la Compagnie travaillaient pour l'avancement des sciences et le progrès du pays, pour autant que le leur permettaient la tranquillité publique et les obligations de leur ministère apostolique".

Il convient de souligner que, dans le passage d'Enrich que nous reproduisons, le nom du Père Imhof apparaît transformé en Imonsff, et qu'il en est de même dans le "Voyage" de Don Luis de la Cruz publié par de Angelis (1835) d'où Enrich semble l'avoir copié. Il s'agit, sans doute, d'une simple erreur d'orthographe, fait assez fréquent chez les anciens Espagnols qui sont souvent brouillés avec les noms étrangers, et plus particulièrement avec les noms anglais et allemands surtout quand il comportent en leur milieu un h aspiré. Dans un article sur les explorateurs suisses en Amérique, Epeinos (1955) ne doute pas un instant que l'Imonsff du Père Enrich ne soit notre Père Joseph Imhof. La même déduction ressort de l'important ouvrage de Sierra (1944) lequel, reproduisant un passage d'Enrich, transcrit Imhof là où Enrich écrit Imonsff. Enfin, le R.P.Walter Hanisch S.J., du Collège Saint Ignace de Santiago, qui se voue à l'étude de l'histoire des Jésuites au Chili, nous a confirmé qu'il n'y eut qu'un seul Père de ce nom et que, par conséquent, Imonsff doit être considéré comme une simple erreur.

La lettre du Père Imhof mérite d'être reproduite; la voici:

"Antigua Ciudad de Villarrica y Marzo 4 de 1716.

" En esta fecha se cumplen cuarenta días a que me hallo empleado en el reconocimiento de estos terrenos movido de las noticias que por diferentes sujetos y varios papeles, he tenido de sus ricas minas, su amenidad y demás proporciones por la humana existencia, y a la verdad que después de conocer por tan verosímiles aquellas relaciones (es que nunca por mi concepto habían merecido cultivo en el campo del aprecio), no me quedó escrúpulo para escribir que toda la nota de mi pequeña pluma, la que con rasgos de cosmógrafo tomó el empleo de relacionar las particularidades de esta arruinada ciudad; pero no obstante que estas noticias tuvieron la suerte de no ser al óleo como merecían y merecen siempre, se deben estimar porque sirven de norte al humano entendimiento, que las quiere examinar para dar a conocer al público ser este arruinado pueblo el tesoro mayor que puede conocer en este Reino, pues por todo su distrito se encuentran minas abundantísimas de oro, plata, cobre, plomo y estaño y lo mejor es de diamantes.

Se halla esta citada Villarrica en 38 grados y minutos situada a la parte del sur de una grandísima laguna y sobre las riberas de ella tres leguas distante de su volcán.

En lo poco que me parece tengo andado a distancia de cuatro leguas en el Potrero del Cacique Pucón, en una quebrada he visto un mineral de cobre tan abundante que muchos peñascos muy grandes son la mitad de este metal y otros se cubren con venas tan gruesas como brazos de hombre, de modo que para su beneficio sólo tendrá la industria el coste de el cincel; a su inmediación se halla un riquísimo laboreo en la falda de un risco de cuyo arroyo llevo dos piedras que, aunque pequeñas, tendrán algo más que una onza de oro y tan franco y limpio, que pienso darian de baja al más copioso de los que se conocen; a poca distancia he visto varias bocas-minas y labores aunque sólo he examinado los metales de una y conozco no quiso la Divina Providencia siguiese el provecho de estas riquezas por lo mucho que se extiende la codicia en la posesión de tan inconstante dicha. A seis leguas de esta población he visto unos cerros nombrados Vheipine, todos de pedernal y llenos de labores en que se manifiestan las vetas del saque por donde desentrañaban lo más firme siguiendo la guía de los diamantes; y aunque éstos no están visibles, no le queda duda a mi experiencia, abundan de diamantes estos dichos cerros.

Deseoso de reconocer alguna parte del camino que corre al otro lado de la Cordillera, tan ponderado por estos indios de bueno y trabajado por los antiguos pobladores, en lo poco que he logrado internarme, iba advirtiendo en la Cordillera que se pasa la mayor parte sin la menor subida y sólo después de la laguna se sube un cerro bajo algo montuoso para salir a las campañas a las que inmediatamente que se sale, se encuentra una hermosa laguna y, al pie de ella, un volcán nombrado Rico Leufu. No sé cómo se pueda ponderar la hermosura de este lago, y su volcán plantado en la mitad de tan singular llanura y siendo éste el camino para Buenos Aires, que me aseguran estar inmediato y lo conozco por mi observación, puede este volcán servir de guía a cualesquiera que intente dirigirse a aquella ciudad.

Últimamente, Padre mío, el Diario y sus figuras que llevo trabajado con tanta eficacia, darán más que admirar que cuanto yo pueda decir estando muy despacio, que ahora no es decir nada por escribir tan de prisa. -P.Ymonsff (Padre jesuyta)." (1)

Aura-t-on conservé les relevés et le journal dont parle le Père Imhof dans le dernier paragraphe de sa lettre ? Il vaudrait la peine de les rechercher.

Disons encore pour terminer que nous avons suivi le Dictionnaire historique et biographique de Suisse (1928) qui écrit Imhof avec un seul f. Quant à Sierra, qui n'est pas méthodique, il l'écrit parfois avec un, d'autres fois avec deux f: Imhoff. Nous devons la lettre ci-dessus au R.P.Walter Hanisch. Elle a été copiée dans l'ouvrage de Luis de la Cruz: "Viaje desde Concepción a Buenos Aires por el Antuco, en 1806", manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale du Chili; nous en avons modernisé l'orthographe. Cette lettre a déjà été donnée telle quelle

par de Angelis, on note toutefois quelques variantes.

Nous présentons ici tous nos remerciements pour les précieux renseignements qui nous ont été fournis pour la rédaction de ces lignes à S.Ex.Monsieur René Naville, ambassadeur de Suisse au Chili, au R.P.Walter Hanisch, S.J.du Collège Saint-Ignace à Santiago, et au Prof.Dr.Carlos Henckel, de l'Université de Concepción, au Chili.

Bibliographie:

Angelis, Pedro de (1835): Colección de obras y documentos sobre la historia antigua y moderna... del Plata. T.I. Buenos Aires. Il existe des éditions plus récentes du "Viaje" de don Luis de la Cruz.

Dictionnaire historique et biographique de la Suisse (1928) publié sous la direction de Victor Attinger, Marcel Godet, Henri Turler. Neuchâtel. T.IV, p. 209.

Enrich P.Francisco (1891): Historia de la Compañía de Jesús en Chile. Barcelona. Cfr.T.II, pp.97-98.

Epeinos, Theo (1955): Schweizer Pioniere in Amerika. Südamerika, Zwei-Monatschrift in deutscher Sprache. 6.Jahrg., Heft 3, Nov./Dez.1955, Buenos Aires, p.262.

Harter S.J., P.José (1924): Los jesuitas en el Reino de Chile y su actividad misional. Ouvrage manuscrit inédit de l'an 1924. Le R.P.Walter Hanisch a eu la gentillesse de nous communiquer les passages relatifs au P.Imhof que l'on trouve dans ce manuscrit conservé au Collège San Ignacio, de Santiago de Chile.

Sierra, Vicente D. (1944): Los jesuitas germanos en la conquista espiritual de Hispano-América. Buenos Aires. Cfr.pp.181 y 385.

(1) Nous donnons ci-après un bref résumé de cette lettre en français: "Il y a quarante jours que je m'emploie à explorer ces lieux et à en faire le relevé. L'existence de la cité en ruines de Villarrica et des riches mines de la région m'avait été révélée par divers documents. Je ne puis que confirmer qu'il s'agit là du plus grand trésor que peut connaître ce royaume car sur le territoire de la cité détruite on trouve de très abondantes mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, d'étain et même de diamants. Les filons sont riches et à fleur de terre, et très faciles à exploiter. Certains d'entre eux furent exploités jadis. Villarrica est située sur les rives d'un grand lac à trois lieues du volcan. Désireux de reconnaître une partie du chemin qui traverse la Cordillère, j'ai franchi un col,

pas très haut, et abouti à une plaine au milieu de laquelle se trouve un très beau lac et le volcan nommé Rico Leufu. Ce volcan et le beau lac peuvent servir de point de repère pour ceux qui se rendent à Buenos Aires qui ne se trouve guère éloigné de ce site (N.de l'auteur: En réalité, le P. Imhof se trompait profondément car Buenos Aires est séparé de Villarrica par environ 1500 km de pampas immenses qui étaient habitées par des Indiens hostiles). Le journal de mes explorations et les relevés auxquels j'ai procédé donneront tous les détails que je ne puis écrire ici."

Une nouvelle contribution à la connaissance de l'art colonial espagnol.

par Horace van BERCHEM.

Parmi les causes variées de l'attrait fascinant qu'exerce sur nous la colonisation espagnole outre-Atlantique, deux nous paraissent mériter une mention spéciale. Premièrement, le fait que les Espagnols, dans une plus grande mesure que d'autres peuples européens, ont été "totalitaires" dans leurs entreprises au-delà des mers. S'ils ont beaucoup détruit, ce qu'on ne saurait leur pardonner, ils ont beaucoup construit et, pour ce faire, beaucoup apporté: sans doute, dans leur fervour, s'agissait-il de tout apporter! Or l'Espagne de Charles Quint, de Philippe II ou de Philippe III, à l'apogée de sa puissance et de sa gloire, représentait non seulement par elle-même l'une des brillantes civilisations de l'Europe, mais était à plus d'un égard le miroir culturel et, notamment, artistique, de l'Europe, ayant été pendant 40 ans la tête de l'empire universel des Habsbourg, et une fastueuse élite s'y étant épanouie. C'est donc chargés d'un patrimoine riche et complexe de civilisation, et non seulement d'armes, que les galions espagnols franchissaient l'océan. On comprend l'enthousiasme d'un historien de l'art, sensible comme le Dr. Friedrich MUTHMANN, et si profondément attaché aux bases méditerranéennes de la culture européenne, lorsque la prodigieuse expansion de cette culture dans l'immense empire d'outremer se révéla à lui. Quoi de plus émouvant, en effet, que de retrouver, sur le terrain ou par l'imagination, associés à une nature exotique luxuriante ou à des pays ges souvent étranges et, partant, captivants, les formes monumentales d'architecture ou les oeuvres artisanales qui nous sont familières.

La seconde cause que nous retiendrons de cette fascination qu'exerce la culture coloniale espagnole est l'apport, par la main d'oeuvre et les artisans indiens que firent travailler les conquérants, d'un élément autochtone très marqué. Leur production,

qui constitue le plus clair de l'art colonial espagnol, possède non seulement un charme prenant dû pour beaucoup à la naïveté de ces artistes, mais est également le reflet des civilisations américaines disparues et présente à ce titre un intérêt qu'il est presque superflu de souligner.

L'art péruvien et, dans une mesure moindre, l'art mexicain de l'époque coloniale - pour ne parler que de ces deux principales provinces de l'empire d'outremer - sont donc un composé de l'apport européen et de l'apport indigène. C'est le mélange plus ou moins intime de ces deux éléments qui constitue une des grandes originalités de cet art et qui lui confère un si vif attrait.

Il y a longtemps que le Dr. Muthmann s'est spécialisé dans l'analyse de ces composantes de l'art espagnol d'Amérique. Son ouvrage "L'argenterie hispano-sud-américaine à l'époque coloniale" est une contribution précieuse, pleine d'aperçus généraux, à notre connaissance de cet art. Or les recherches du Dr. Muthmann l'ont mis il y a quelques années sur la piste d'un des plus remarquables produits de l'argenterie coloniale espagnole. Cette pièce, qui figura en bonne place à l'exposition organisée en 1951 par le Musée d'ethnographie de Genève, est connue sous le nom de "coupe baptismale de Siegen". Elle fut donnée en 1658 à l'une des paroisses de cette ville par le Prince Jean-Maurice de Nassau, qui l'avait reçue en cadeau en 1643, alors qu'il était Résident des Pays-Bas au Brésil, d'un prince congolais venu le trouver en ambassade. Des nombreuses hypothèses faites jusqu'ici sur son origine et sur son curieux destin, aucune n'était satisfaisante.

Ayant reconnu l'exceptionnel intérêt de cette oeuvre d'art, le Dr. Muthmann en a entrepris avec une sûre méthode d'investigation l'étude systématique, qu'il nous présente sous la forme d'une monographie d'une rare qualité (1). De laborieuses recherches lui ont permis de reconstituer avec beaucoup de garanties l'histoire de cette coupe, et tout d'abord de nous apporter la certitude de son origine péruvienne coloniale. Cette conclusion, l'auteur y parvient par une étude détaillée des formes et, surtout, du somptueux décor en relief qu'offre la pièce, suivie de comparaisons très poussées avec l'art européen correspondant et avec l'art péruvien. L'analyse comparative lui permet de fixer à 1586, ou très peu après, la date de naissance de l'objet, qui aurait vu le jour sur les Hauts-Plateaux, dans la région de Cuzco sinon à Cuzco même. Il s'agit donc d'une pièce de l'argenterie péruvienne de la Renaissance tardive, époque mal connue et dont il ne subsiste que peu d'objets. Ce fait confère à la coupe de Siegen une inestimable valeur.

(1) "Die silberne Taufschale zu Siegen, ein Werk aus der spanischen Kolonialzeit Perus", Abhandlungen der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Heidelberg 1956, Carl Winter - Universitätsverlag.



Mais l'intérêt de la monographie est loin de se limiter à l'objet qui lui vaut son titre. Sous cet aspect modeste se cache une véritable somme dans le domaine de l'art colonial espagnol et de ses origines complexes. En un chapitre introductif, l'auteur brosse un tableau d'ensemble de cet art. Au cours des chapitres suivants, après avoir minutieusement décrit la coupe, il entreprend, sur la base d'une documentation dont l'ampleur est impressionnante, les comparaisons auxquelles nous avons fait allusion. Celles-ci constituent le coeur de l'ouvrage dont la coupe de Siegen est en quelque sorte le prétexte. Commencant par le secteur "péruvien", Muthmann étudie successivement la céramique, le costume, les keros, l'art textile et la sculpture décorative. L'exposé va de la simple énumération d'exemples à la description méthodique complète de certaines pièces, tel l'admirable tissu péruvien du Musée d'ethnographie de Munich représentant le Jardin d'Eden, sur lequel on ne reviendra jamais trop. Passant ensuite au secteur "européen", l'auteur s'arrête longuement sur les représentations d'animaux fabuleux, notamment le motif de l'"oiseau perché sur un animal", dont le sens exact n'a pas encore été éclairci. Et l'on suit la longue pérégrination de ce mythe dans le temps et dans l'espace, de Sumer et d'Elam, par le Louristan, la Grèce et l'Etrurie, jusque sur les chapiteaux des églises romanes et dans les tissus et les bestiaires du Moyen âge dont s'inspira le peintre Jérôme Bosch si apprécié en Espagne. On devine la fin du voyage: les tissus, les exemplaires des bestiaires et les dessins de Jérôme Bosch passèrent les mers sur les navires espagnols et inspirèrent les artisans indiens qui oeuvraient pour les maîtres. On voit ainsi comment des éléments de l'imagerie européenne du Moyen âge, issus en partie d'Asie, pénétrèrent dans les colonies d'Amérique. Mais où la chose devient fascinante pour l'ethnologue, c'est qu'au lieu de s'y développer comme en Europe dans un sens surtout ornemental, ils conservèrent là-bas, en s'identifiant avec d'anciennes croyances indiennes, le sens original que leur conféraient encore les sculpteurs romans du XIIe siècle. Ainsi seulement peut s'expliquer qu'ils se maintinrent d'une manière aussi tenace dans l'art colonial du XVIe au XVIIIe siècle.

Le contact intime de l'art européen avec l'art indigène est surtout vrai pour l'art colonial péruvien. Au Mexique, ce contact s'est également produit, mais les deux éléments y sont moins fondus. Une première raison, fort plausible, de la présence plus directe de motifs européens dans l'art colonial mexicain est que les artistes européens étaient beaucoup plus nombreux dans ce pays qu'au Pérou. Nous hésitons en revanche un peu à suivre à priori l'auteur dans la deuxième raison alléguée, à savoir la plus grande richesse du Pérou en croyances populaires peuplant l'univers de démons. Un exemple intéressant de ce syncrétisme péruvien est l'aigle à deux têtes, arrivé d'Espagne comme blason des Habsbourg, mais qui était également l'oiseau des morts des Indiens! Un autre exemple, plus complexe et d'interprétation plus malaisée, est le motif de la sirène de mer, depuis longtemps sujet de prédilection de l'auteur.

Dans un dernier chapitre, consacré à l'itinéraire probable que suivit la précieuse coupe du Pérou au Congo, en commençant sa carrière mouvementée, est mis en lumière, sur la base notamment des recherches d'une jeune historienne brésilienne(1), un aspect intéressant des routes commerciales à ces débuts de l'empire espagnol. Jusqu'en 1587, les transports vers le Pérou et à partir de ce pays, comprenant avant tout, à l'aller les esclaves noirs, au retour le métal argent et ses produits artisanaux, empruntaient exclusivement la route maritime prescrite par l'Autorité, qui passait par l'isthme de Darien (Panama) et nécessitait un double transbordement des charges. A partir de 1587 et jusqu'en 1625, sous l'impulsion de l'évêque de Tucuman Francisco Vitoria qui, sans doute, y trouvait son compte, une partie des transports, en dépit de l'interdiction officielle dont elle était frappée, emprunta la route de terre. Du Potosi, les chargements d'argent gagnaient à dos de mulet Jujuy, Salta et Tucuman. Là, ils étaient transférés sur des chars aux roues énormes, tirés par six boeufs. Par Córdoba et la plaine, ils atteignaient l'embouchure de la Plata où ils étaient embarqués sur les navires négriers retournant vers l'Afrique ou l'Europe.

Bien qu'après 1625 cette route ait cessé d'être utilisée pour les transports d'argent, elle n'en a pas moins joué un rôle très important de précurseur dans le développement du continent. Il faut se représenter qu'avant cette époque, les immenses territoires qui formeront plus tard les Etats de la Plata, et notamment tout le Nord-Ouest argentin, étaient encore pratiquement vierges et livrés sans défense aux incursions indiennes, à l'égal du Middle-West américain à la même époque. Francisco Vitoria, en organisant la route du Nord-Ouest qui jouera plus tard un si grand rôle économique, et en assurant sa sécurité, fut en un sens le Père Marquette ou le Joliet de l'Argentine. Et l'entrepreneur évêque de Tucuman qui, soit dit en passant, était Portugais, tout intéressé qu'il fut dans ses entreprises, peut à juste titre être considéré comme un des grands pionniers de l'avenir de l'Amérique du Sud.

Ceci nous éloigne un peu de la coupe de Siegen. Qu'elle ait pris pour son grand voyage la route terrestre, ouverte-singulière coïncidence- à l'époque même où elle voyait le jour, ou que, respectant la légalité, ses détenteurs l'aient expédiée en paiement de quelque négrier portugais par la route traditionnelle, la chose en soi nous importe peu. Ce qui, par contre, nous intéresse au plus haut point, c'est de voir s'éclaircir, grâce à la perspicacité du Dr. Muthmann, les chemins sinueux par lesquels prit naissance l'art colonial espagnol.

(1) Alice PIFFER CANABRAVA: O comércio português no Rio da Plata (1580-1640). Tirage à part du "Boletim de Historia da Civilização Americana", Universidade de São Paulo, 1944.

CONFÉRENCES ET REUNIONS D'ETUDE

Résumés

Exposition : Architecture mexicaine ancienne et moderne.

1er avril 1958.

L'ambassade du Mexique à Berne ayant mis à la disposition du Musée et Institut d'Ethnographie de Genève une très belle série de photographies de monuments archéologiques et de constructions modernes, une exposition en fut organisée sous les auspices de la Société suisse des Américanistes.

La culture mexicaine s'est développée lentement dès 1500 avant J.-C. A ces premiers débuts, nous savons que les Indiens de cette région du monde en étaient au stade économique du sédentaire pratiquant une agriculture rudimentaire, cultivant le maïs et le haricot, modelant l'argile, façonnant des figurines peintes, polissant la pierre pour s'en faire des armes et des outils. Ces premiers Amérindiens comptaient déjà dans leurs rangs des architectes qui construisirent des temples dont les archéologues retrouvent aujourd'hui les soubassements.

Des envahisseurs, Olmèques, Toltèques, Zapotèques, Mayas, Aztèques, s'entrecroisèrent sur ces terres mexicaines jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Tous furent des architectes étonnants, construisant des temples et des pyramides considérables avec lesquels nous sommes plus ou moins familiarisés par les nombreux articles que la presse mondiale leur a consacrés.

Parmi les photographies exposées, un grand nombre reproduisent ces monuments colossaux des différentes époques, monuments qui furent détruits ou délaissés dès l'arrivée des conquérants espagnols en 1519, début de l'ère dite coloniale. Les architectes de cette époque - déterminante dans la formation de la nationalité mexicaine - s'inspirèrent d'abord de l'art de l'envahisseur. Peu à peu, cependant, cette architecture se "mexicanise", si l'on peut employer ce terme, et aboutit à "l'art colonial", mélange de styles divers (roman, gothique, renaissance) admirablement dosés par les architectes indiens qui les utilisent. Ce phénomène s'inscrit surtout dans l'architecture religieuse. Cette époque coloniale prit fin au début du XIXe siècle. Dès cet instant, le Mexique passe à plusieurs reprises de la république à l'empire, de l'empire à la république. Durant cette période, l'architecture suit les modes et les styles de l'Europe.

En 1910, enfin, la révolte des Indiens fait trouver, semble-t-il, au Mexique, sa véritable personnalité. Dès cet instant, on assiste à une renaissance de l'esprit national sous toutes ses formes. Les architectes d'aujourd'hui, pleinement conscients du formidable passé de l'art mexicain, s'en inspirent avec un succès retentissant.

Cette exposition était accompagnée de textes explicatifs, d'une chronologie et d'une carte de répartition. Elle permit de jeter un coup d'oeil d'ensemble sur le travail de ces grands architectes que furent les Olmèques, Toltèques, Zapotèques, Mayas, Aztèques, sur les réussites architecturales de l'art colonial et permit également de mesurer les emprunts qu'avec succès les architectes modernes font à cet art ancien pour décorer les bâtiments et monuments d'aujourd'hui.

M.L.D.

Mauricio PARANHOS da SILVA: "Haïti" - Présentation de quelques objets concernant le vodou.

2 avril 1958.

A la suite d'un voyage à Haïti, le Dr. Raymond de Saussure a fait don au Musée d'Ethnographie de quelques objets du culte vodou que M. Mauricio Paranhos da Silva, l'un des rares experts de Suisse des problèmes afro-américains, a bien voulu placer dans leur cadre traditionnel et rituel, au cours d'une réunion d'étude.

L'histoire mouvementée d'Haïti explique l'origine du vodou, que l'on retrouve partout où le Noir a été importé en masse et par la force, avec des variantes locales, comme il est normal. Le vieux fonds amérindien détruit par les Blancs ou submergé par l'arrivée massive des esclaves noirs, n'a laissé que peu de traces. La société tripartite composée d'une aristocratie blanche minoritaire, d'une énorme masse noire servile et, entre les deux, d'une classe de métis et d'affranchis ambitieux, qui fit la révolution dès 1794, anéantit les Blancs, abandonna le Noir à sa condition besogneuse et, en délaissant le culte catholique pour des motifs philosophiques, est aussi à la base de la naissance du vodou.

La masse noire, issue de la côte occidentale de l'Afrique, du Sénégal au Cap, laissée à ses propres ressources spirituelles, réagit et maintint inconsciemment le christianisme à côté des rites généraux ou locaux de son Afrique d'origine, avec la prédominance des cultes dahoméens, la présence de dieux soudanais et sénégalais et une langue liturgique nigérienne. Malgré les apparences et la légende, le vodou n'est pas une secte de criminels: l'animal sacrifié en fin de cérémonie est un véhicule de communion et de divination. On peut dire qu'il s'agit même d'une religion très vivace et toujours en mouvement, qui voit naître et mourir des dieux. Des corrélations artificielles nées de l'imagerie populaire font se confondre les saints catholiques et les dieux africains, dont les attributs sont identiques ou apparentables.

La cérémonie vodou débute toujours par de larges emprunts au culte catholique et, pour les fidèles, il n'y a aucune antinomie sacrilège dans le fait d'être baptisé et de participer avec ferveur à ce culte syncrétique. Ce manque de logique n'est perçu que par nos esprits soi-disant rationalistes. On ne peut dénier le nom de religion à cette forme peut-être excessive de piété, qui

voit la possession souhaitée et publique des élus par des êtres surnaturels, du reste très humanisés par le folklore souvent satirique du petit peuple haïtien.

Le rôle politique du vodou ne doit pas être sous-estimé, car il constitue une vigoureuse forme de cohésion sociale. L'obtention de la charge, même la plus minime, dans l'une ou l'autre des nombreuses confréries ou "nations" est une source de prestige pour le bénéficiaire. Ces "nations", très hiérarchisées, se différencient par la dévotion à certains dieux, les rites et les instruments du culte, souvent un véritable bric-à-brac chargé d'un symbolisme assez lourd.

Cette religion dansée et chantée est rythmée par des tambours variant suivant le rite. Elle a donné sa dignité d'homme pensant et libre au Noir abandonné à lui-même par son ex-maître blanc ou par ses pseudo-libérateurs de couleur. Sa religiosité native a donné un exutoire dans ce syncrétisme original et vigoureux, qui fait du problème spirituel afro-américain un passionnant chapitre de l'ethnologie psychologique. G.L.

NOUVEAUX MEMBRES :

M.Yves CHAUVET - Genève
Mme Marie C.DONINI-BAER - Bologna (Italie)
M. Pierre DUPONT - Caracas (Venezuela)

Nous nous excusons d'avoir omis, dans notre liste du No.15 de mars 1958, le nom de :

Mme René NAVILLE - Santiago (Chili).

OUVRAGES REÇUS

América Indígena - Mexico. Vol.XVIII, 1958: Nos. 2, 3.
Americas - Washington. Vol.10, 1958: Nos. 4,5,6,7,8.
Anales de la Academia Chilena de Ciencias Naturales - Santiago.
No.21, Revista Universitaria Año XLII, No.2, 1957.
Antropología e Historia de Guatemala - Vol.IX, 1957: No.2.
Archiv für Völkerkunde - Wien. Band XII, 1957.
Archivos del Folklore Chileno - Universidad de Chile, No.8, 1957.

- Bolivar - Bogota. 1957/1958, No.49.
- Brasil Moderno - Rio de Janeiro. 1958: Volume XIII.
- El Palacio - Santa Fé. Vol.65: Nos.1, 2, 3, 4.
- Homenaje al Professor Paul Rivet - Academia Colombiana de Historia, Bogota 1958.
- Museu Nacional - Rio de Janeiro. Relatório anual 1957.
- New Mexico Historical Review - Santa Fé. Vol.XXXIII,1958: Nos.1,2,3.
- Nouvelles du Mexique - Paris. 1958: Nos. 13, 14.
- Paideuma - Frankfurt a/Main. Band VI,Heft 6; Band VI,Heft 7.
- Revista de Historia de América - Mexico. 1957: No. 44.
- Revista de Indias - Madrid. Año XVIII,1958: Nos.71, 72.
- Revista del Instituto de Antropologia - Tucumán. Vol.VII,2,1957.
- Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro - Rio de Janeiro. 1957: Vol.236, 237 - T.esp. VII, VIII, IX.
- Revista Interamericana de Bibliografia - Washington.
Vol.VII,1957: No.4 - Vol.VIII,1958: No.1.
- Revista del Museo Nacional - Lima. Tomo XXVI, 1957.
- Revista del Museo e Instituto Arqueológico - Cuzco. 1957:No.16/17.
- Revista Nacional de Cultura - Caracas. Nos 124,125,126,127.
- Runa - Buenos Aires. Vol.VIII, Parte Primera, 1956-1957.
- Smithsonian Institution - Bureau of American Ethnology,
Bulletin 166, Washington 1957.
- The School of American Research of the Archaeological Institute of America - Annual Report 1956.
- Trabajos y Conferencias - Madrid. Seminario de Estudios Americanistas, No. II-3.
- Tricolor - Caracas. Nos.98,99,100,101,102,103,104,105.

* * *

- Acción Indigenista - Mexico. Nos.54,55,56,57,58,59,60.
- Boletín de la Academia Chilena de la Historia - Santiago de Chile.
Año XXIV, 1957: Nos.56, 57.
- Boletín Bibliográfico - Lima. 1957: Nos. 15/17, 18/20, 21,22,23.
- Boletín del Centro de Investigaciones Antropológicas de Mexico -
1958: No. 5.
- Boletín Indigenista - Mexico. Vol.XVIII,1958: Nos. 1,2.
- Boletín Indigenista Venezolano - Años III,IV y V - Tomos III,
IV y V - Nos. 1-4, Caracas 1955, 1956 y 1957.
- Boletín de la Sociedad Arqueológica de La Serena - No.9, 1957.

Boletín de la Universidad de Tucumán - 1957.

Museo Nacional de Historia Natural - Santiago. 1958, No.20.

Noticiario Indigenista Español - Madrid. Nos.21/22, 23/24.

Perú Integral - Lima. 1958: Nos. 2, 3.

University Museum Bulletin - Philadelphia. Vol.22: Nos. 1, 2.

* * *

CACERES FREYRE Julian - Arte rupestre en la provincia de La Rioja (Rep.Argentina). Apartado de la Revista "Runa", Vol.VIII, T.I, Buenos Aires 1956-1957.

CASO Alfonso - El Mapa de Xochitepec. Tiré à part "Proceedings of the XXXII Intern. Congress of Americanists, Copenhagen 1956.

CASO Alfonso - El Calendario Mexicano. Sobretiro del No. 1, T.XVII de "Memorias de la Academia Mexicana de la Historia", Mexico 1958

CRIST Raymond and GUHL Ernesto - Pioneer Settlement in Eastern Colombia. From the Smithsonian Report for 1956, Washington 1957.

FEDERMAN Nicolas - Historia Indiana. Traducida por Juan Friede. Ed.Artes Gráficas, Madrid.

HILDEBRANDT Martha - Lenguas Indígenas de Venezuela: Sistema Fonemico del Macoita. Publ.No.1 de la Comisión Indigenista, Ministerio de Justicia, Caracas 1958.

HUMPHREYS Robin H.y CUEVAS CANCINO Francisco - Historiadores de América: William Robertson. Publ. No.222 del Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Mexico 1958.

IRIBARREN CHARLIN Jorge - Revisión de los petroglifos del Valle de Hurtado (IV). Apartado de la "Revista Universitaria", XLIII, 1957.

" - Nuevos aportes sobre la arqueología de la Cultura de El Molle. Apartado de la "Revista Universitaria", Año XLIII, 1957.

" - Arqueología en la provincia de San Juan, Republica Argentina. Reimpresion del Diario "El Día", La Serena (Chile).

" - Los hallazgos arqueológicos en la Cordillera de Linares. Publicado por "El Día" de La Serena (Chile).

LOTHROP S.K. and MAHLER Joy - Late Nazca Burials in Chaviña, Perú. Papers of the Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University, Vol. L , No.2, Cambridge 1957.

MEGGERS Betty J. and EVANS Clifford - Archeological Investigations at the mouth of the Amazon. Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, Bulletin 167, Washington 1957.

MELLET Julian - Viajes por el interior de la America Meridional. Traducido de la 2a.edición francesa de 1824. Imprenta Universitaria, Santiago de Chile.

NORIEGA Raul - Desciframientos de inscripciones ciclográficas del Mexico Antiguo. Asociación Mexicana de Periodistas, Mexico 1958.

- ODDONE Juan Antonio - El Principismo del Setenta - Una Experiencia liberal en el Uruguay. Inst. de Investigaciones Historicas, Ensayos, Estudios y Monografias No.VI, Montevideo 1956.
- PLANCHART Enrique - Martin Tovar y Tovar (1828-1902). Edición del Ministerio de Educación, Dirección de Cultura, Caracas 1952.
- ROSS Waldo - Algunos Caracteres de la Filosofia Latinoamericana. Ciudad Trujillo 1958.
- STONE Doris - The Archaeology of Central and Southern Honduras. Papers of the Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University, Vol.XLIX, No.3, Cambridge 1957.
- TREGANZA A.E. and BIERMAN A. - The Topanga culture. Final report on excavations, 1948. University of California Press, Anthropological Records 20:2, Berkeley 1958.
- VALLE M.M. - Raza, Cultura e Historia. Edit.Lumen SA, Lima 1953.
- " - Yunga, Quechua y Kolla. Edit.Lumen SA, Lima 1956.
- VIVANCO Julian - Crónicas Históricas de San Antonio Abad de los Baños. T.X-XI, Editorial El Sol, La Habana 1958.
- TOZZER Alfred M. - Chichen Itza and its Cenote of Sacrifice. Memoirs of the Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University, Volumes XI and XII, Cambridge 1957.

TABLE DES MATIERES

René NAVILLE	: Sanctuaires incas dans la Cordillère des Andes	p. 1
Gualterio LOOSER (Santiago)	: Le Père Joseph Imhof - Un Jésuite suisse au Chili à l'époque coloniale	p. 5
Horace van BERCHEM	: Une nouvelle contribution à la connaissance de l'art colonial espagnol	p. 10
<u>CONFERENCES ET REUNIONS D'ETUDE :</u>		
Exposition	: Architecture mexicaine ancienne et moderne...	p. 14
Mauricio PARANHOS da SILVA	: Haïti - Présentation de quelques objets concernant le vodou	p. 15
Nouveaux membres		p. 16
Ouvrages reçus		p. 16

* * *

Motif de la couverture : Disque d'or représentant le dieu crocodile à double langue (Coclé, Panama).

